



HAL
open science

Pour en finir avec la communication

Eliseo Veron

► **To cite this version:**

Eliseo Veron. Pour en finir avec la communication. Réseaux : communication, technologie, société, 1991, La communication : une interrogation philosophique 46-47, pp.119-126. halshs-01487089

HAL Id: halshs-01487089

<https://shs.hal.science/halshs-01487089>

Submitted on 14 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

POUR EN FINIR AVEC LA COMMUNICATION

Eliséo VÉRON

Aujourd'hui, le « nœud » qui s'est fait autour de la notion de communication est inextricable, et l'on a le droit d'être pessimiste quant à la possibilité de dissiper les multiples malentendus qu'elle traîne avec elle. Il en a sans doute toujours été ainsi, mais l'effet de mode, qui s'est considérablement accentué ces dernières années, ne nous aide en rien à produire, à son égard, quelques éclaircissements. Car cette notion ne permet pas de délimiter une discipline : toutes les sciences humaines peuvent lui être accolées (psychologie de la communication, sociologie de la communication, anthropologie de la communication, et ainsi de suite) et la plupart l'ont été. De plus, et malgré l'illusion créée par ce genre d'expression, le terme « communication » ne désigne pas un objet empirique, un processus d'un certain type, localisable dans la réalité : on peut parler de communication (et on l'a déjà fait) à propos de n'importe quel phénomène, à condition que des êtres vivants (humains ou non humains) y soient mêlés. En somme : parler de « Sociologie des médias », par exemple, et parler de « Sociologie de la communication » ce sont deux opérations radicalement diffé-

rentes. Dans le premier cas, je désigne une discipline et je lui assigne un objet ; dans le second, je ne fait ni l'un ni l'autre, car la communication n'étant pas un objet repérable, la désignation de la discipline reste précisément sans objet.

A une époque où le terme « communication » est devenu une rubrique permanente des médias grand public, tout effort de clarification peut paraître, à juste titre, quelque peu Don Quichottesque. Le comble du paradoxe advient quand on parle, à propos du recrutement de cadres, des « métiers de la communication » : il y a donc des professionnels de quelque chose qui n'est pas un savoir constitué et qui n'a pas de territoire propre. La marchandise existe et se vend, puisqu'il y a des experts en communication et des recherches en communication, mais personne ne saurait dire exactement comment ces marchandises sont arrivées sur le marché.

Curieusement, à l'origine de cette immense confusion se trouve le succès incontournable de la linguistique. Seule véritable science de la *signification*, la linguistique formelle construit son objet *en l'arrachant* au « circuit de la communication ». J'ai analysé ailleurs le processus de production de la signification linguistique en tant qu'objet d'une science du langage.¹ Je me bornerai ici à rappeler que la phrase du linguiste est un objet construit, obtenu par annulation de toute considération concernant son usage. C'est pourquoi une seule et même théorie permet de rendre compte à la fois de la production et de la reconnaissance des phrases ; c'est pourquoi le linguiste est en droit de ne pas distinguer le locuteur de l'auditeur ; c'est pourquoi la théorie linguistique rend compte à la fois des phrases écrites et des phrases parlées. Et personne ne peut aujourd'hui, me semble-t-il, sérieusement contester l'efficacité d'une telle démarche. La science « mère » de la linguistique n'aura donc pas été la sociologie, comme l'imaginait Saussure, mais la biologie. La

¹E. Véron, *La sémiologie sociale. Fragments d'une théorie de la discursivité*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 1988, Troisième partie, chap.4.

scientificité de la linguistique n'en est que plus solidement assise.

Il n'est peut-être pas inutile d'insister sur le caractère construit de l'objet "phrase" (caractère qu'il partage, d'ailleurs, avec n'importe quel autre objet de science) et partant aussi de sa composante sémantique, la *signification*. Car cela veut dire que la "phrase" n'est pas ce que les gens utilisent *lorsqu'ils parlent*. Nous pouvons ainsi nous débarrasser du grave malentendu épistémologique sur lequel reposent toutes les tentatives de faire de la « pragmatique ». A l'origine de ce terme se trouve, il ne faut pas l'oublier, la célèbre trilogie de Morris : la syntaxe, étude des rapports des signes entre eux, la sémantique, étude des signes par rapport à ce qu'ils représentent, et la pragmatique, étude des signes par rapport à ceux qui les utilisent. Comme si, en passant d'un champ à l'autre, *l'objet signe restait le même*. Or, il n'en est rien. Ce qui veut dire que si nous nous intéressons (comme c'est mon cas) à d'autres choses que la signification linguistique, nous ne pouvons pas faire l'économie de *la construction de notre objet*. Il est clair que la notion de "communication" est tout sauf un objet scientifique construit.

La plupart de ceux qui parlent de "communication" ont une conception *linéaire* des processus que cette expression est censée désigner. En d'autres termes, on postule que le sens d'un message est *calculable*, comme disent certains pragmaticiens. L'analyse de la signification du message, plus la prise en considération de certains facteurs « contextuels », permettraient de rendre compte du sens en réception. Songeons à l'idée de « communication réussie », qui serait celle où ce que le locuteur a « voulu dire » est correctement « décodé » en réception.

Les disciplines qui se sont présentées plus ou moins explicitement comme travaillant sur les « processus de communication », on tourné autour du problème, sans jamais abandonner l'hypothèse de la linéarité. La première sémiologie, inspirée d'abord par les *Éléments de sémiologie* de Barthes, était, on l'a souvent dit, « immanentiste » : elle

s'enfermait dans le message afin d'identifier sa « structure » ; la sémiologie de « deuxième génération », représentée entre autres par Julia Kristeva à une certaine période de son travail, est devenue générative, intéressée aux conditions d'engendrement du message ; celle que certains qualifient de sémiologie de « troisième génération » focalise aujourd'hui son attention sur la réception. La « pragmatique des actes de langage », née autour de la question de savoir ce que l'on *fait* avec des mots (point de vue du locuteur), est devenue une pragmatique qui s'interroge sur la question de savoir comment on fait pour interpréter correctement l'intention du locuteur (point de vue du récepteur). Dans un cas comme l'autre, on a tourné, si j'ose dire, autour du pot (le message), sans remettre en question la nature du processus : on continue à penser qu'il n'y a de véritable "communication" que lorsque quelque chose passe (avec, bien entendu, plus ou moins de fortune) de A à B.

Je prétends que pour avoir une chance de construire un véritable objet de science correspondant au domaine de ce que l'on appelle aujourd'hui la "communication", il faut abandonner définitivement la notion elle-même, inévitablement liée à une conception linéaire des processus en question. Il faut, autrement dit, passer de la notion de communication à celle de *production de sens*. Et se donner, de la production de sens, un modèle non linéaire.

Puisque nous nous intéressons à des « paquets » de taille beaucoup plus importante que la "phrase" et qui contiennent d'autres matières signifiantes que le langage, il paraît naturel d'avoir recours à la notion de "discours", qui permet d'abandonner le terme 'message', trop lié à son tour à la terminologie de la communication. Quoi qu'il en soit, le mode de désignation n'a que peu d'importance.

En somme, la signification est le concept qui désigne la dimension sémantique de la phrase, et fait partie de la théorie linguistique comme théorie de la langue ; la démarche du linguiste ne comporte pas d'hypothèse de linéarité, puisque pour lui il n'y a *pas de*

circulation signifiante. La circulation signifiante est ce champ qui n'intéresse pas le linguiste, qui est pour lui un « reste », mais qui est le tout pour nous autres, intéressés dans la discursivité. Le terme communication désigne aujourd'hui la circulation signifiante conçue comme processus linéaire : cette démarche ne risque pas, à mon avis, d'aboutir à une modélisation scientifique de ce processus. Elle repose sur un malentendu, qui consiste à prendre la *non-pertinence* de la circulation signifiante en linguistique, pour une hypothèse de linéarité, et à essayer d'appliquer cette hypothèse à d'autres objets que la Langue. Quant au concept de production de sens, il est fondé sur une modélisation de la circulation signifiante comme processus complexe, non linéaire : il s'agit alors de la circulation *discursive* du sens.

La circulation du sens comme processus complexe

La principale hypothèse qui fonde une modélisation de la circulation signifiante comme processus non linéaire, est l'hypothèse contraire à celle des pragmaticiens : le sens en réception n'est pas calculable à partir de l'analyse du « message ». Il n'est pas non plus calculable à partir de l'analyse du « message » *plus* certaines considérations contextuelles, car dans la plupart des processus de circulation de signes dans nos sociétés industrielles, rendus possibles par les technologies de communication, le « contexte » de production et de réception sont radicalement différents, et ne sont aucunement « partagés » entre l'émetteur et le récepteur.

Parlons donc de discours, ou plutôt, de surfaces discursives. Ces surfaces discursives sont des configurations complexes de *traces* d'opérations. Ces opérations, qui sont la seule chose que nous pouvons modéliser par rapport au sens, ont lieu *ailleurs* que dans les discours, qui ne sont que leur résultats *matérialisés*. Les surfaces discursives sont les seuls éléments concrets dont nous disposons pour travailler sur la production de sens, et

une surface discursive n'est que l'état, inerte et momentanément cristallisé, d'un processus. C'est le processus qui nous intéresse. D'où une situation qui peut paraître paradoxale : les surfaces discursives c'est tout ce que nous avons à nous mettre « sous la dent », et en même temps ce qui nous intéresse est un *ailleurs*, dont ces surfaces ne sont que la trace.

Il n'y a que deux « modes d'entrée » dans l'analyse de ce processus, à partir des seules traces de son fonctionnement, celles des formes signifiantes constituant une surface discursive donnée : la production et la reconnaissance. L'analyse en production s'intéresse à la modélisation des règles d'engendrement de cette surface discursive. Je parle de grammaire de production. Une grammaire de production s'explique par les conditions de production. La description des conditions de production implique toujours de conceptualiser les dispositifs institutionnels dans le cadre desquels a lieu la production des discours sociaux étudiés. L'analyse en reconnaissance s'intéresse à la modélisation des règles d'interprétation appliquées par les récepteurs à la surface discursive en question. Je parle de grammaires de reconnaissance, au pluriel, car il y a toujours plusieurs modes d'interprétation, et donc plusieurs « types d'effets ». Les grammaires de reconnaissance s'expliquent par les conditions de reconnaissance, et celles-ci, dans une société complexe, sont multiples. Ce caractère a-symétrique du modèle (*une* grammaire de production, *plusieurs* grammaires de reconnaissance) est une première façon d'exprimer la nature non-linéaire de la circulation discursive.

Aussi bien en production qu'en reconnaissance, les conditions sont des structurations historiques qui se traduisent dans des configurations d'opérations de production et d'interprétation, en évolution permanente. Dans la circulation du sens intervient une multitude de variables indépendantes : c'est la définition même d'un système complexe.

Qu'est-ce que cela veut dire que d'affirmer que la circulation du sens discursif n'est

pas linéaire? Le programme de recherche que je développe a pour principal objectif d'explorer de possibles réponses à cette question (de voir, autrement dit, si l'on peut remplacer cette question par de nouvelles questions).

La principale difficulté me semble être d'ordre épistémologique. De par son origine lointaine, mon cadre conceptuel garde les traces d'une approche d'inspiration marxiste, et donc déterministe : les notions de "conditions de production", "conditions de reconnaissance" sont un bon exemple. Or, l'évidence de la non-linéarité de la discursivité sociale s'est imposée à moi à travers la pratique de l'analyse de discours sociaux. Mon modèle est donc un hybride où s'entrecroisent à la fois un postulat déterministe et un postulat non déterministe. Cette inconstance est plus ou moins visible selon la manière de formuler la question du décalage entre la production et la reconnaissance.

D'un point de vue technique, pour rendre compte d'un ensemble donné de propriétés d'un discours donné, on sera amené à l'articuler soit à ses conditions de production par la médiation d'une grammaire de production, soit à ses conditions de reconnaissance, par la médiation, non pas d'une grammaire de reconnaissance, mais justement d'une famille de grammaires de reconnaissance. Ceci revient à dire qu'à partir de la grammaire de production qui rend compte de l'engendrement de l'ensemble de propriétés pertinentes d'un discours donné, on est incapable de déduire sa reconnaissance, c'est-à-dire, ses effets (non-calculabilité). En d'autres mots, la relation entre la production et la reconnaissance discursives est frappée d'indétermination. Or, s'il est vrai qu'un discours n'induit jamais en production un effet et un seul, il est vrai aussi qu'il n'induit pas n'importe quel effet : une relation existe donc entre la production et la reconnaissance, mais elle est complexe ou, si l'on préfère, non linéaire. J'ai été amené à dire qu'un discours ne produit jamais un seul

effet, mais qu'il dessine un *champ* d'effets diversement actualisables.

L'analyste de discours se trouve, à l'égard de la question des effets de sens des discours qu'il étudie un peu dans la situation qui a été décrite à propos des systèmes éloignés de l'équilibre: on peut connaître la classe des phénomènes qui se produiront au delà du « point de bifurcation », mais on ne peut pas prédire quelle est la configuration singulière qui apparaîtra.

Si le réseau de la production discursive est un système (ou un enchevêtrement de systèmes) éloigné de l'équilibre, quelles sont les conséquences d'une telle hypothèse, quel dispositif de description faut-il mettre en place, quelle théorie faut-il envisager ?

Il est clair que ce concept de « décalage » entre production et reconnaissance est imprécis. Je pense m'en être servi en raison du fait que la première formulation de mon schéma du réseau discursif concernait la question du savoir scientifique. En effet, lorsque l'analyse concerne fondamentalement la question de l'objet du discours (ou, si l'on préfère, lorsqu'elle est focalisée sur la fonction référentielle, sur le réel-construit du discours) le concept de « décalage » vise à cerner ce déplacement de l'objet à travers le réseau du discours scientifique, réseau que l'on peut décrire comme un entrelacement de tiercéités peirciennes.² L'avantage de cette façon de voir les choses est qu'elle nous débarrasse d'une manière à la fois simple et élégante de ce que j'appellerai l'épistémologie « frontale » (l'objet scientifique comme objet d'une conscience ; pour parler comme Peirce : l'illusion de l'objet immédiat) et nous permet de poser la question du savoir scientifique sur le plan de la sémosis, c'est-à-dire, de l'objet dynamique.

Mais en dehors de la problématique du savoir scientifique, la portée du concept de décalage reste floue. Par exemple, lorsqu'on travaille sur le discours politique. Peut-on, dans ce cas, parler d'objet ? Qu'est-ce que la notion de décalage entre production et reconnaissance peut désigner à propos des

²⁾ Cf. *La sémosis sociale*, *op. cit.*, Première partie.

« coups » stratégiques dans les échanges qui composent la discoursivité politique? Et la réflexion sur ce genre de question nous renvoie de nouveau à la discoursivité scientifique, car celle-ci ne manque pas (loin s'en faut), de dimension stratégique, pour peu que l'on s'attarde sur les affrontements discursifs plutôt que sur la construction de l'objet...

La question de l'observateur

Lorsque, afin d'échapper aux difficultés que posent des notions comme "décalage" ou "distance", nous sommes amenés à adopter un point de vue plus « interactionnel » en nous interrogeant sur les processus d'échange et sur les jeux de discours, nous retombons sur la tiercéité peircienne, car le dispositif minimal dont il est question est, non pas à deux termes (les partenaires de l'échange) mais à trois. Autrement dit, pour qu'il y ait décalage, il faut bien que quelqu'un l'observe. Ce quelqu'un n'est certainement pas l'acteur qui est plongé dans l'échange. *L'acteur ne peut avoir qu'une vision linéaire de l'activité langagière, il ne peut avoir qu'une « théorie » communicationnelle de ce qu'il est en train de faire.* Ce qui explique pourquoi toutes les théories fonctionnalistes, qui sont des théories de l'acteur, conçoivent nécessairement l'activité langagière comme linéaire (dernière en date: la « pragmatique des actes de langage »).

Nous voici donc revenus à la vieille question de l'observateur. Qu'elle soit fondamentale si l'on veut éclaircir le problème des systèmes sociaux éloignés de l'équilibre n'a, peut-être, rien de surprenant.

On conviendra qu'affirmer que le dispositif minimal auquel nous avons affaire est un dispositif à trois termes, autrement dit, prendre comme point de départ la vieille question de l'observateur, c'est se condamner à se débattre avec une autre question non moins vieille : celle de la métalangue.

Tout d'abord, il me semble clair que la question de l'indétermination qui frappe la circulation du sens n'admet pas une solution probabiliste. Pour reprendre une formule de

Gregory Bateson en la détournant, *le sens est de l'ordre du nombre, et non pas de la quantité.* La différence entre l'opération consistante à prédire la classe de phénomènes qui se produira dans un système éloigné de l'équilibre voisin du « point de bifurcation », et l'opération consistante à prédire la configuration singulière qui apparaîtra après le point de bifurcation, est qualitative et non pas quantitative (en l'occurrence, il s'agit de la différence entre une opération possible et une opération impossible à effectuer).

La construction d'un modèle du dispositif ternaire de l'observation du sens qui soit donc à la fois un modèle « mécanique » (pour reprendre la vieille terminologie de Claude Lévi-Strauss) et non-déterministe est-elle possible? Une exploration des logiques modales polyvalentes est peut-être importante à cet égard. Mais cette exploration peut nous fournir des outils de formalisation, sans pour autant nous permettre d'aborder la question fondamentale de la métalangue et sans nous protéger des paradoxes qui l'accompagnent.

Je risquerai ici une hypothèse dont je ne peux pas pour le moment évaluer ses capacités à nous conduire vers une « solution » du problème de l'observateur. Cette hypothèse consiste à postuler que le dispositif ternaire qui rend « visible » le caractère non linéaire de la circulation du sens n'est pas produit par la « mise en place » de l'observateur; il est constitutif de la production de sens elle-même, en dehors de tout observateur, c'est-à-dire, en dehors de toute opération de connaissance du sens. Bien entendu, cette hypothèse n'est autre que celle qui fonde l'ontologie peircienne. Mais a-t-on exploré toutes ses implications?

Elle admet plusieurs reformulations. En voici une: toute opération de production de sens entre un acteur A et un acteur B, présuppose la construction d'un tiers, C. Si nous supposons maintenant un observateur-de-savoir, O, cette observateur observe ce qui est déjà un dispositif ternaire. Sa position d'observateur se définit par la composition de deux tiercéités : O-C-A et O-C-B. La « structure élémentaire » de la production

signifiante a donc la même forme, en vérité, et pour l'acteur et pour l'observateur-de-savoir: elle est ternaire. Pour l'observateur O, la question : $[C(O-C-A) = C(O-C-B)?]$ c'est-à-dire, l'équivalence entre le tiers de A et celui de B, est indécidable. Pour l'acteur (A ou B) la question $[C(A-C-B) = C(B-C-A)?]$ c'est-à-dire, l'équivalence entre son propre tiers et celui de son partenaire, est de l'ordre de la prophétie d'auto-réalisation, est une équivalence dont la validité dépend de la croyance qu'on y investit (Bateson).

L'indécidabilité peut en fait devenir visible, pour A ou pour B, à tout moment: il suffit qu'il se mette à la place O, c'est-à-dire, qu'il se mette hors jeu, autrement dit encore: qu'il mette en suspens sa croyance.

Je peux maintenant reformuler l'objectif de mon programme sous une forme qui lui donnera sans doute un air bien plus prétentieux: explorer la structure indécidable de l'imaginaire, c'est-à-dire, la tiercéité qui préside à toute production de sens et du même coup, essayer d'éclaircir le statut épistémologique de l'observateur du sens (et donc d'une théorie des discours sociaux). On conviendra peut-être de l'intérêt de ce travail, dans la mesure où, ces dernières années, de la notion d' "imaginaire", on a usé et abusé.

Occuper la place de l'observateur est, par définition, se situer hors jeu; j'entends: jouer un autre jeu. Il s'agirait plutôt d'une question de déplacement, de « se mettre à côté », plutôt que de métalangue. Le dispositif signifiant de l'observateur et celui des acteurs qu'il observe, ont la même structure. La spécificité de l'observateur est la suspension, qu'il effectue, de la croyance définissant le jeu observé. Car l'observateur, bien entendu, croit (et comment!) à ses propres observations.

Dans la mesure où la question de l'indécidable est une question de rapports entre des jeux différents, c'est-à-dire que l'indécidable d'un jeu n'apparaît qu'à partir d'un autre, on peut faire l'hypothèse que les « court-circuits » entre les jeux de discours sont des lieux propices à l'émergence de phénomènes d'indécidabilité qui deviennent soudain, et le plus souvent pour un instant, socialement visibles. Un exemple typique est celui des sondages d'opinion : au croisement du discours de l'information, du jeu de discours des sciences sociales et du politique, ils sont un lieu privilégié de manifestation de la nature indécidable des affrontements des stratégies politiques. Même s'ils ne sont pas ainsi nommés ni reconnus comme tels, ces phénomènes ont des effets. Aussi bien au niveau des échanges interpersonnels que sur le plan de médias, l'émergence (toujours fugace) de l'hypothèse de l'indécidabilité est troublante.

Par ailleurs, cette conception de la production de sens n'est rien d'autre qu'une vision opératoire de ce que l'on appelle couramment la culture. Elle essaye de se démarquer des approches plus statiques, celles qui parlent des « systèmes de représentations ». Ce modèle de la production de sens propose un principe endogène de changement socioculturel: il postule que ce décalage, cette solution de continuité entre la production et la reconnaissance, est une propriété constitutive de la circulation signifiante: c'est le décalage perpétuel entre production et reconnaissance qui fait évoluer les « représentations sociales ».

La problématique de la "communication" est aujourd'hui ce champ idéologique qui nous empêche de soulever les questions les plus fondamentales de la circulation signifiante.